

Essai

Number 114, Spring 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19502ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

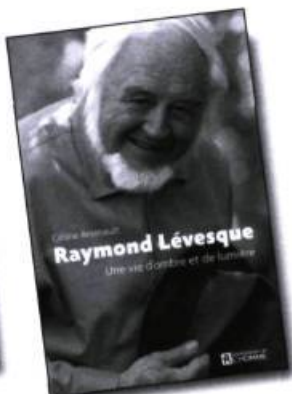
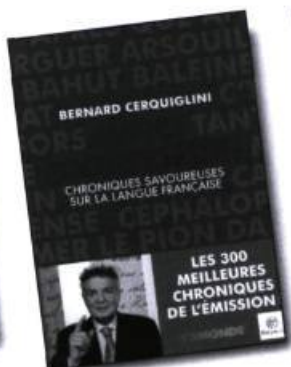
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2009). Review of [Essai]. *Nuit blanche*, (114), 44–57.



Jean Ziegler

LA HAINE DE L'OCCIDENT

Albin Michel, Paris, 2008, 300 p. ; 31,95 \$

Jean Ziegler est membre du comité consultatif du Conseil des droits de l'homme des Nations unies et a été rapporteur spécial pour le droit à l'alimentation auprès de l'ONU, de 2001 à 2008. Son expérience lui a donné maintes occasions de constater l'hostilité et même la haine manifestées envers l'Occident par les peuples du Sud. Cette haine est telle qu'elle peut mener à des gestes aussi monstrueux que les attentats du 11 septembre 2001. Elle peut également paralyser le fonctionnement des Nations unies et permettre la prolongation de situations destructrices. Ainsi, en octobre 2006, le Conseil de sécurité projetait l'envoi de Casques bleus au Darfour, qui auraient été chargés de mettre un terme au massacre des populations africaines. Des gouvernements du Sud s'y étant opposés, la mission n'a pas eu lieu. Le génocide pouvait continuer sans entraves... Malgré toute l'horreur que leur inspire les crimes commis au Darfour, des dirigeants du Sud vont jusque-là dans leur refus de collaborer avec les États européens et occidentaux.

C'est qu'« aujourd'hui, les mémoires des peuples du Sud sont en guerre ouverte contre l'Occident. Les mémoires des ressortissants d'Amérique latine et des Caraïbes, d'Afrique noire, d'Arabie et d'Asie sont des mémoires blessées ». Ce ressentiment est exacerbé par le fait que « l'Occident, à l'inverse, témoigne d'une mémoire triomphante, arrogante, imperméable au doute ». À ce propos,

l'auteur cite Régis Debray : « Ne comprendra rien au XXI^e siècle, celui qui ne saisit qu'aujourd'hui vivent côte à côte, dans le genre humain, deux espèces dont l'une ne voit pas l'autre : les humiliants et les humiliés. [...] La difficulté vient de ce que les humiliants ne se voient pas en train d'humilier. Ils aiment à croiser le fer, rarement le regard des humiliés ».

Comment, en effet, oublier les génocides, l'esclavage, les crimes de toutes sortes commis à l'encontre des peuples colonisés par les Européens, alors que ceux-ci continuent à prétendre avoir apporté avec eux autant de bienfaits que de malheurs ? Jean Ziegler invite à la prise de conscience et au dialogue. Cela est indispensable pour espérer trouver des solutions aux grands problèmes de l'humanité tels que le surarmement, les famines, le sida et le manque d'eau.

Gaëtan Bélanger

Bernard Cerquiglini

MERCI PROFESSEUR !

CHRONIQUES SAVOUREUSES SUR LA LANGUE FRANÇAISE

Bayard, Paris, 2008, 328 p. ; 36,95 \$

Professeur et recteur de l'Agence universitaire de la Francophonie, l'auteur s'est sans contredit offert une fantaisie avec ces *Chroniques savoureuses sur la langue française*.

Du s inclus dans le mot *inclus* mais exclu du mot *exclu* jusqu'à l'assassin qui, à titre d'*haschischin*, présente le grand tort de fumer, mais pas comme un pompier, celui-ci dégageant des vapeurs brûlantes, tandis

que l'autre consomme une substance illicite, beaucoup de curiosités de notre langue sont scrutées méticuleusement et expliquées. De même pour plusieurs pièges linguistiques, véritables filets avec lesquels on a maille à partir, la maille n'étant pas celle qui se découd mais plutôt la dernière pièce de monnaie que l'on ne peut mettre en parts.

L'universitaire n'oublie pas les délicieux emprunts aux langues étrangères, établis ou souhaités. Tel ce chapeau de dame dont les dimensions gardaient à distance les soupirants anglais qui l'ont surnommé *kiss me not*, devenu *quichenotte*. Les néologismes sénégalais moins prudes vous expliquent qu'un amant peut *ambiancer* votre soirée en vous *cadeautant* de sa présence pour mieux vous *amourer*...

Allez, prof : j'en veux *pluss* (si, si, cet emploi est suggéré par l'auteur lui-même !) de ces fantaisies du beau français, et ce, derechef dès potron-minet.

Suzanne Desjardins

Céline Arsenault

RAYMOND LÉVESQUE

UNE VIE D'OMBRE ET DE LUMIÈRE

L'Homme, Montréal, 2008, 587 p. ; 34,95 \$

Figure marquante de la chanson francophone et de la littérature québécoise, Raymond Lévesque a souvent vu ses œuvres négligées par le monde du livre québécois. Il est l'auteur de centaines de chansons, et paradoxalement, plusieurs de ses meilleurs disques sont devenus introuvables. Certains de ses ouvrages (pensons à *Électrochoc*, 1981) n'ont même pas été inclus dans le très exhaustif *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*.

Céline Arsenault, qui fut pendant longtemps sa compagne de vie, a réussi une biographie d'une grande précision, grâce à plusieurs carnets intimes de l'écrivain : on y découvre beaucoup de détails sur la vie parisienne de Raymond Lévesque, avec les noms de lieux où il s'est produit, son répertoire, ses fréquentations, de Jacques Brel à Georges Brassens et Pauline Julien. Plus loin, on évoque même les nombreuses pièces satiriques que Raymond Lévesque a écrites et montées sur scène, comme *Piano Bar*, qui connut un vif succès en 1976 au Théâtre de l'Île, mais dont il ne semble pas subsister de traces écrites.

Quelques coquilles subsistent : l'acteur Eddie Constantine (1917-1993) – le premier artiste à enregistrer « Quand les hommes vivront d'amour » – n'est pas né en 1971 !

Beaucoup d'éléments biographiques figuraient déjà dans l'excellent livre *D'ailleurs et d'ici* (Leméac, 1986), où Raymond Lévesque adoptait un style proche de la confession. Mais on trouve dans *Raymond Lévesque, Une vie d'ombre et de lumière* plusieurs documents importants : une lettre de Pascal Lévesque – son fils aîné – à propos de son illustre père, les textes complets de plusieurs chansons inédites, comme « J'ai bu un peu » (1948), et aussi le manuscrit daté de 1956 (avec un couplet inédit) de ce qui allait devenir son plus grand succès, portant ici le titre de « *Lorsque les hommes vivront d'amour* ». D'ailleurs, au vingtième chapitre, intitulé « Dans la grande chaîne de la vie », Céline Arsenault évoque les circonstances entourant cette composition légendaire et en compare les différentes versions. Fait inusité, la biographe est souvent présente tout au long de l'ouvrage ; elle peut même relater son propre accouchement de l'enfant conçu avec Raymond Lévesque. On apprend beaucoup à propos de ce grand auteur, dont l'immense talent n'a d'égal que l'humilité. En somme, Céline Arsenault nous offre pour son tout premier ouvrage la référence définitive sur l'auteur de « Bozo-les-culottes ».

Yves Laberge

Madeleine Albright
DIEU, L'AMÉRIQUE ET LE MONDE
Trad. de l'américain
par Monique Briend-Walker
Salvator, Paris, 2008, 370 p. ; 35,95 \$

De 1997 à 2001, Madeleine Albright a été la première femme à exercer la fonction de secrétaire d'État, à Washington. Elle a également siégé au Conseil national de sécurité et a été ambassadrice auprès des Nations unies à New York. Elle est maintenant présidente du National Democratic Institute for International Affairs. Elle a indéniablement dans ses bagages une expérience exceptionnelle dans le domaine des relations internationales. C'est donc d'une voix assurée qu'elle déclare que l'aspect religieux ne peut être écarté de la

Portrait de New York

Romancier et essayiste new-yorkais né en 1969, Colson Whitehead est l'auteur d'une œuvre déjà fortement remarquée : *L'intuitionniste* (1998) a été en lice pour le Pen/Hemingway et *Ballades pour John Henry* (2001) pour le Pulitzer ; *Apex ou Le cache-blessure* (2006) lui a valu le Pen/Oakland et l'auteur, résident de Brooklyn, a remporté en 2002 le prestigieux MacArthur Fellowship, dont ont aussi été lauréats Cormac McCarthy en 1981, Thomas Pynchon en 1988 et Susan Sontag en 1990. L'œuvre de Whitehead, à laquelle s'ajoutera un quatrième roman – *Sag Harbor* – en 2009, fait donc partie de celles à surveiller.

Rédigé en 2003, *Le colosse de New York* a figuré au palmarès annuel des « livres remarquables » du *New York Times*. Il s'agit d'un portrait de ville en treize tableaux, dont certains s'inspirent d'endroits précis : « Central Park », « Coney Island », « Times Square », alors que d'autres se concentrent sur de menus aspects du quotidien : « Métro », « Pluie », « Heure de pointe ». Que le lecteur soit prévenu : rien n'est plus éloigné du tour guidé. Whitehead, au lieu d'accumuler les références toponymiques, historiques ou culturelles précises, comme le font généralement les romanciers lorsqu'ils tracent un portrait de la Grosse Pomme, a choisi de raconter l'expérience de la métropole – sa métropole – à travers une mosaïque de notations où tout exprime la ville, des gestes mécanisés aux petites pensées furtives. Exit le New York des cartes postales ; Whitehead laisse courir sa plume autant que son œil ou son imaginaire, si bien qu'un livre comme *Le colosse de New York* ne pouvait avoir pour auteur qu'un New-Yorkais d'origine.

Deux sous-entendus ajoutent du prix à ce texte. D'une part, tout intime que soit son rapport à la ville, Whitehead n'oublie pas que « [p]arler de New York, c'est parler du monde », surtout depuis les attentats du 11 septembre : « Quand les immeubles s'effondrent, c'est nous qui tombons en ruine ». D'autre part, Whitehead demeure conscient qu'on ne fait pas le tour de New York, et qu'un projet comme le sien est interminable par nature. Aussi ce livre nous fait-il réfléchir à notre propre façon d'habiter le lieu : « On est un vrai New-Yorkais quand ce qui était là avant devient plus réel et palpable que ce qui est là maintenant ». Du grand art.

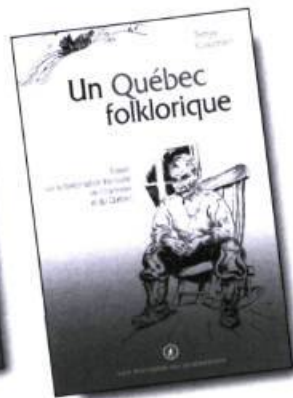
Patrick Bergeron

Colson Whitehead
LE COLOSSE DE NEW YORK
UNE VILLE EN TREIZE PARTIES
Trad. de l'américain par Serge Chauvin
Gallimard, Paris, 2008, 155 p. ; 31,50 \$

politique étrangère. Pourtant, cela va à l'encontre de ce qui se pratiquait lorsqu'elle était ambassadrice et secrétaire d'État. « À cette époque, on demandait aux diplomates d'éviter toute forme de conflits et aucun terrain ne semblait plus miné que celui de la religion. » N'empêche qu'elle recommande maintenant que les diplomates américains acquièrent « une connaissance approfondie des croyances religieuses vécues dans les pays où ils prendront leurs fonctions ». En connaissant mieux les motivations religieuses des autres peuples, il est plus facile d'arriver à des compromis

et à une meilleure entente. D'autant que la religion occupe une place plus importante depuis la fin de la guerre froide, notamment dans les pays qui faisaient auparavant partie du bloc soviétique. D'ailleurs, même aux États-Unis, où la Constitution interdit la création d'une religion d'État et la limitation du droit de culte, la politique n'est pas toujours imperméable à la religion. Par exemple, George W. Bush aurait déclaré avant son élection que Dieu voulait qu'il soit président. Bien des Américains semblent aussi croire que leur pays jouit d'une relation privilégiée avec Dieu, ce qui les investirait





de la mission de répandre la liberté chez les autres peuples. Plusieurs voient « l'accroissement de la puissance de leur nation comme un signe de la Providence ».

Quoi qu'il en soit, Madeleine Albright présente une analyse pénétrante de la politique internationale et de la place qu'y occupe la religion. Le portrait qu'elle trace de la situation au Moyen-Orient et des événements qui y ont conduit est particulièrement intéressant. Son essai plaira sans doute à quiconque s'intéresse à la politique internationale.

Gaétan Bélanger

Jean-Claude Kaufmann
QUAND JE EST UN AUTRE
POURQUOI ET COMMENT
ÇA CHANGE EN NOUS

Armand Colin, Paris, 2008, 230 p. ; 24,95 \$

Jean-Claude Kaufmann poursuit sa quête d'une sociologie intimiste, basée sur les détails les plus fins de la vie quotidienne. Kaufmann est réputé pour être un franc-tireur dans son milieu, lui qui rêve de révolutionner les sciences sociales. Cette fois-ci, le sociologue, directeur de recherche au CNRS, s'attaque à l'incontournable « unité de soi ».

Kaufmann remet en question cette idée largement répandue – donc fautive, selon lui – du « être soi-même ». Pour lui, le passé, aussi lourd soit-il, n'est qu'une ressource. L'erreur la plus importante étant de croire qu'il puisse dire qui l'on est. Car, « Je suis Légion ». L'individu un, stable et indivis n'existe pas mais est conglomérat

de « je » différents qui, dans un mouvement de construction de soi perpétuel, met l'individu en tension. Un individu qui n'est rationnel et autonome qu'en surface !

La construction bibliographique est, ainsi, passée au crible. Plus nous voulons nous raconter une histoire cohérente de soi, plus nous recollons des morceaux du sens éclaté. Si nous donnons l'impression de présenter un être unique et unifié, c'est que nous ne cessons pas de travailler à notre unité qui se fait et se défait au gré des vents. Chaque instant est remis sur le métier car la division intérieure a lieu. Et à la fin de sa vie, se rendra-t-on compte – peut-être – que la destinée n'était qu'un ensemble incohérent de morceaux de temps vécus sans logique ? Somme toute, l'important aura alors été de feindre d'être enraciné dans un chemin de vie.

Une question demeure en suspens : au risque de quoi joue-t-on, à un rythme que l'auteur décrit comme effréné, à ces variations de soi ?

Sandra Friedrich

Laurent Laplante
LA DÉMOCRATIE
ENTRE UTOPIE ET SQUATTEURS
MultiMondes, Québec, 2008, 133 p. ; 24,95 \$

Laurent Laplante, l'homme aux multiples antennes, consacre ce nouvel essai au bulletin de santé de la démocratie telle que vécue ici et maintenant. Avec intelligence et lucidité, il nous en fait voir les maux, et comprendre les périls auxquels elle fait face. Laplante n'ignore pas que la démocratie soit un idéal

dont les sommets sont inaccessibles, mais considère qu'elle « demeure la plus apte à nourrir l'espoir, que cet espoir vise la personne ou la collectivité ». Ardent défenseur de la liberté, il appelle « illusion » la croyance fort répandue selon laquelle la démocratie se vivrait de façon exemplaire dans notre pays. Bien loin de l'idéal, notre régime démocratique serait squatté, parce que vidé d'une partie de sa substance. Parmi les facteurs qu'identifie l'essayiste, on trouve le mirage électoral, les sondages, le carcan des partis, les caisses occultes et autres tricheries, les éminences grises non élues et les démarcheurs au service d'intérêts privés qui court-circuitent les groupes de citoyens. Place aux intérêts financiers, aux populistes, aux *humeuristes* enclins aux jugements spontanés et péremptores, bref aux démagogues de tout acabit. L'analyse approfondie, le sens critique et le recul politique n'ayant pas la cote, les *squatteurs* auraient beau jeu pour exercer leur emprise sur l'opinion. D'autant plus que le quatrième pouvoir n'exerce plus son rôle de chien de garde, de déplorer en connaissance de cause le journaliste Laplante, qui attribue ce recul à la concentration de la presse et au gonflement des conglomérats, à la direction des médias par « des gestionnaires plus aptes à quantifier les rendements qu'à assurer l'aération démocratique de la société ». Il identifie aussi la formation même des futurs journalistes comme l'un des facteurs de l'érosion du quatrième pouvoir : ne pas distinguer les éthiques respectives du journalisme, des relations publiques et de la publicité, comme cela se pratiquerait souvent, relève de l'aberration, d'arguer l'auteur.

Des pages denses, qui traitent également des atouts et des dangers d'Internet pour la démocratie, du flou linguistique qui entraîne des distorsions dans l'information, de la soif de sécurité des citoyens qu'exploitent à fond propagandistes et démagogues. Pour aider le peuple à se soustraire au conditionnement médiatique, Laplante préconise l'éducation car « [a]lphabétiser un peuple, c'est lui ouvrir la voie de la lucidité, de l'analyse, de la clarté des choix ». Car éduquer, c'est investir.

Essai sérieux donc, dont la lecture est agrémentée par la vivacité et la clarté du style, la justesse d'images inédites, et des exemples empruntés à la scène publique dont nous sommes tous témoins.

Pierrette Boivin

Serge Gauthier

UN QUÉBEC FOLKLORIQUE

ESSAIS SUR LA FOLKLORISATION

TRANQUILLE DE CHARLEVOIX ET DU QUÉBEC

Du Québécois, Québec, 2008, p. ; 25 \$

Les éditions du Québécois sont un organisme à but non lucratif dont le mandat premier vise à promouvoir la souveraineté du Québec. Ouvertement engagé, ce recueil d'essais s'inscrit parfaitement dans le cadre des activités militantes de la maison. Docteur en ethnologie, Serge Gauthier est un spécialiste de l'œuvre du folkloriste Marius Barbeau et de l'histoire de Charlevoix. Sous le signe de l'éclectisme, il a réuni ici des articles de revues, des billets publiés dans les journaux, des actes de colloques qui traitent autant d'histoire, de cinéma, de télévision que de littérature. L'auteur démontre comment l'attitude de nombreux artistes et intellectuels, au regard de l'héritage culturel québécois, a pour effet de nuire à la construction de notre identité nationale. C'est d'ailleurs avec conviction qu'il soutient l'idée selon laquelle la tradition folklorique se voit souvent exposée à des interprétations erronées et galvaudées. Aussi, il accuse certains universitaires d'hier et d'aujourd'hui d'avoir produit des études parfois exemptes de véritable rigueur scientifique et d'une connaissance adéquate du terrain, mais surtout d'avoir défendu des thèses qui présentaient le folklore sous un angle privilégiant l'idéal du multiculturalisme canadien. Gauthier se prononce également en défaveur de l'image caricaturée transmise par les médias au sujet des régions situées à l'extérieur de Montréal. À cet égard, il attire l'attention sur le manque de téléromans offrant des intrigues inspirées du monde rural. Dans le chapitre de clôture, il montre

Gilles Vigneault

Nuit blanche (n° 113) avait récemment louangé la biographie de Marc Legras intitulée *Gilles Vigneault de Natashquan* (Fayard, 2008). Mais pour paraphraser une chanson célèbre, il nous reste des écrits à écrire, surtout sur un sujet si vaste. Dans *Gilles Vigneault de l'œuvre à l'homme*, le professeur Claude Sauvage laisse de côté les éléments anecdotiques sur l'enfance, les amours ou l'engagement du poète pour se concentrer sur les paroles et la musique, textes et partitions à l'appui. Son étude très précise fournit plusieurs matériaux judicieusement choisis : extraits d'entretiens et de chansons, donnant lieu à une analyse musicologique de la structure musicale des chansons de Vigneault – dont certaines présentent une construction héritée de mélodies médiévales. Un autre chapitre établit des correspondances avec certaines influences littéraires ayant pu marquer le jeune Vigneault. L'iconographie n'est pas uniquement décorative : on découvre des extraits en fac-similé du livre *Processus compositionnel* de Gaston Rochon, qui avait collaboré à la musique de plusieurs chansons, et plus loin une partition musicale de Bruno Fecteau – autre musicien privilégié et partenaire de longue date –, plus un court manuscrit écrit de la main de Gilles Vigneault. Le néophyte en analyse poétique et musicologique pourra se référer au glossaire en annexe qui explique les termes techniques employés tels que l'allégorie, la césure, la dénotation, la poétique, avec dans certains cas des illustrations lyriques de ces figures de style tirées des vers de Gilles Vigneault. Ouvrage dense mais accessible, *Gilles Vigneault de l'œuvre à l'homme* se révèle désormais comme la référence sur le compositeur-poète-conteur.

Le lecteur se sentira déjà comblé à la mi-parcours. Il trouvera en prime une généalogie de la famille Vigneault, une bibliographie commentée avec des références de thèses lui étant consacrées, des photographies inédites et un tableau de presque cinquante pages comprenant la liste des chansons (plus les monologues, contes, poèmes) de Gilles Vigneault, réparties selon les albums et les compilations. Ce beau livre de grand format permet d'apprécier la richesse exceptionnelle de l'œuvre de notre grand poète et se rangera avantageusement du côté des quelques rares études sérieuses consacrées à notre chanson. Il s'agit certainement de l'un des plus beaux livres sur la chanson québécoise à être parus au cours de cette décennie.

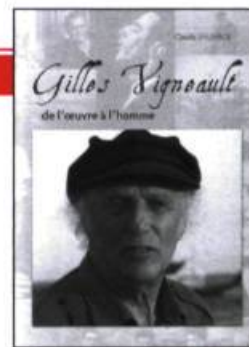
Yves Laberge

Claude Sauvage

GILLES VIGNEAULT

DE L'ŒUVRE À L'HOMME

Broquet, Saint-Constant, 2008, 320 p. ; 59,95 \$



FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE
DU LOISIR LITTÉRAIRE

www.litteraire.ca

info@litteraire.ca

1 (866) 533-3755

(514) 252-3033

Culture,
Communication et
Coopération
Québec

**19^e Concours du
loisir littéraire**

200 à 500 mots, prose ou poésie
sur le thème « Double vie »

être - ou devenir - membre de la FQLL

date limite : 1^{er} mai 2009

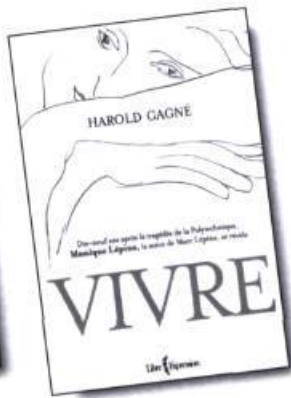
Jury présidé par François Gravel

**DOUBLE
VIE**



Tous les détails sur notre site Internet

Entretiens, histoire, art contemporain, biographie



de quelle manière, à travers les réécritures qu'il a subies, le roman *Menaud, maître-draveur* de Félix-Antoine Savard est passé d'un récit pénétré par un message fortement patriotique à un texte représentant l'idéologie nationaliste sur un mode plus folklorique. En somme, Gauthier nomme, sans prendre de détour, les facteurs qui, à son avis, mènent à une « folklorisation » du folklore et nuisent ainsi à l'épanouissement de la société québécoise. Même si les idées véhiculées dans cet ouvrage tendent à se répéter par moments, plusieurs passages apportent des réflexions pertinentes et courageuses concernant l'état de la culture au Québec.

Louis-Martin Savard

Stéphan Bureau
ROBERT LEPAGE
Amérik Média, Verdun, 2008,
200 p. ; 13,95 \$

Le génie – indéniable – de Robert Lepage peut avoir comme effet que l'on se demande, envieusement, quelle est sa recette secrète. Comment ce créateur arrive-t-il à concevoir le monde de façon à le mettre en évidence de manière aussi magistrale dans ses œuvres ? Pour se définir, Robert Lepage admet volontiers aimer le chaos, mais aussi « l'insécurité, l'incertitude, le manque de structure » ; il ajoute : « J'adore la désorganisation ; c'est là-dedans que je suis le plus heureux ». Réfléchissant à son enfance, il parlera de son admiration pour un père à la fois conteur et chauffeur de taxi – un peu comme un personnage de son film *Le Confessionnal*.

Robert Lepage aura hérité de son talent pour élaborer des histoires à la fois simples et fascinantes.

Au fil de pages passionnantes, le metteur en scène explique généreusement sa méthode de travail, son goût pour les rencontres imprévisibles et les contrastes fertiles, sa capacité inouïe de s'interroger non pas tant sur les gens que sur le sens de leurs objets. Sa création médite sur le devenir, sur les possibilités offertes au spectateur d'interpréter, de comprendre une scène selon diverses perspectives. Certains termes sont privilégiés : « *work in progress* », « choc des cultures », « organique ». Lepage parle aussi du fait de créer à Québec, avec sa dynamique particulière : « [...] tout le monde vit un peu sur un pied d'égalité ». Ailleurs, il explique sa fascination pour le Japon et la Chine en disant que non seulement ces cultures représentent des contrastes avec ce que nous sommes, mais qu'elles servent également de révélateurs de notre monde occidental. La dimension financière de ses productions théâtrales est aussi abordée, tout comme l'aspect critique, voire autocritique. Conscient du fait qu'il est considéré comme un artiste talentueux et exceptionnel, l'artiste avoue se remettre en question même après les succès et les reconnaissances ; il se considère comme étant son critique le plus exigeant. Suivre la conversation d'un créateur aussi accompli est toujours intéressant ; tel un poète, il est celui qui inspire, au détour des mots.

On n'indique nulle part la date de cet entretien, que l'on peut d'ailleurs trouver sur DVD, mais au passage le metteur en scène évoque de lointains projets d'opéras

qui auront lieu en 2008. On comprend aujourd'hui qu'il s'agissait des opéras *Le château de Barbe-Bleue* et *Erwartung*, qui furent deux grands succès pour l'Opéra de Québec, en octobre 2008.

Yves Laberge

Harold Gagné
VIVRE
Libre Expression, Montréal, 2008,
270 p. ; 27,95 \$

Peu avant son anniversaire de naissance, Monique Lépine reçoit un touchant présent de son fils. En lui remettant son cadeau de fête, un disque finement choisi, le grand gaillard de 25 ans lui réclame un baiser en ces mots : « Tu peux m'embrasser ». Jamais le jeune homme, un être secret et renfermé, n'avait permis à sa mère de le cajoler.

Ce fut la dernière fois que la femme vit son enfant : quatre jours plus tard, Marc Lépine faisait irruption à l'École Polytechnique de Montréal et assassinait quatorze jeunes femmes avant de retourner son arme contre lui-même.

Le 6 décembre 1989 a marqué l'histoire du Québec. Débats féministes sur la violence des hommes, répliques masculinistes et saga du registre des armes à feu ont quelque peu masqué le drame personnel que vivaient les proches des victimes. Même lorsque l'on songeait à ces familles laissées en ruine, on en oubliait systématiquement une : celle du tueur.

Le deuil, la peine et la colère furent le lot de Monique Lépine, mais plus encore la culpabilité et la honte. Car comment ne pas se sentir dévastée d'avoir enfanté, élevé et protégé celui que tous percevaient désormais comme un monstre ? Comment survivre à la folie meurtrière de son fils, au regard d'une société qui blâme si facilement ?

Monique Lépine aurait pu accuser cette société qui lui refusa de l'aide lorsqu'elle quitta son mari violent. Elle aurait pu maudire les lacunes de réseautage qui l'obligèrent à céder durant la semaine la garde de ses enfants à des foyers d'accueil, pendant qu'elle s'efforçait courageusement de gagner leur vie à tous les trois. Elle aurait pu choisir de mourir.

Mais au lieu de mort et de rancœur, c'est de vie et d'espoir qu'il est question dans cette presque autobiographie. Monique Lépine raconte sans complaisance ni misérabilisme

ce que furent son existence et celle de Marc avec, en filigrane, cette lancinante interrogation : comment prévoir et prévenir ce que tramait son fils ?

Marc Lépine subit la violence de son père dès le plus jeune âge ; il s'initia très tôt aux armes à feu ; sa timidité, son véritable nom à consonance arabe et son acné rébarbative rendirent difficile son intégration scolaire ; son grand frère bénévole fut emprisonné pour pédophilie... tout cela contribua-t-il à forger l'assassin ? On ne le saura jamais avec certitude.

On peut toutefois suivre Monique Lépine à travers le récit de sa descente aux enfers puis de sa lente émergence. La tragédie de Dawson en 2006 l'incita à sortir de son silence pour répondre à l'invitation du journaliste Harold Gagné. De leur rencontre naquirent une entrevue télévisée, qui sera par la suite primée, et ce livre poignant, intense, qui ne laissera intact aucun lecteur.

Vivre est une expérience extrême, un sommet d'émotions à conquérir.

Suzanne Desjardins

Collectif

SAGAMIE

L'IMPRIMÉ NUMÉRIQUE EN ART
CONTEMPORAIN

Éditions d'art Le Sabord, Trois-Rivières,
2008, 195 p. ; 24,95 \$

Le centre Sagamie a accueilli à Alma, depuis sa fondation en 1981, des centaines d'artistes s'intéressant à l'art de l'imprimé, par des résidences propices à l'exploration et à la création, mais aussi à la recherche et à la réflexion théorique. Maintenant centre de recherche et de diffusion d'envergure nationale, Sagamie est considéré comme la référence en imagerie numérique. Publié aux Éditions d'art Le Sabord, *Sagamie, L'imprimé numérique en art contemporain* s'impose comme un bilan du programme de résidence du centre Sagamie.

La publication, de belle facture, couvre le travail d'une cinquantaine d'artistes, sorte de synthèse de tous ceux ayant résidé au centre Sagamie au cours des dix dernières années. Par leurs œuvres, les artistes interrogent la vie, la réalité, renversent les perceptions. Ils relativisent les convenances, chamboulent les idées reçues. Le résultat de leurs recherches est présenté ici dans un parcours visuel basculant d'un univers à un

Une gloire nationale

Lancée il y a une vingtaine d'années, cette biographie renaît sans la moindre ride. Ni alourdie par un fatras de notes infrapaginales, ni truffée d'éloges sirupeux, l'œuvre dessine d'une pionnière récemment réexaminée un portrait fin et crédible, éclairant et abordable. L'humour, si rare à propos des gloires nationales, ose même humaniser les personnages officiels. Ainsi, Madeleine de La Peltrie, trop pressée de consacrer tous ses biens à Montréal, « en oublie qu'elle avait déjà donné les siens aux ursulines ». Le résumé de la biographe est au moins souriant, peut-être moqueur : pendant que Marie de l'Incarnation remercie le bon Dieu de l'avoir traitée comme saint François « que son père abandonna et à qui il rendit jusqu'à ses propres habits », « les sœurs murmurent contre leur prieure et lui reprochent de s'être laissé dépouiller sans rien dire ». La vertu est de mise, mais Marie de l'Incarnation n'a pas apprécié que partent sous son nez le mobilier, la vaisselle et même les matelas qu'on lui avait donnés !

L'attention de Françoise Deroy-Pineau se concentre sur les multiples tâches assumées par Marie Guyart. Elle ne tisonne pas les querelles suscitées par ses visions. Même sobriété à propos des relations entre l'ursuline et le coléreux Mgr de Laval. En peu de mots, l'essentiel est dit : Marie Guyart s'oppose à ce qu'on impose à ses religieuses de Tours la règle de Paris qu'elle estime peu adaptée à la colonie ; le second feint de laisser porter, mais s'empresse, dès la mort de la religieuse, de favoriser le courant parisien. Quant au comportement maternel de la religieuse, l'auteure l'évoque avec un tact exemplaire. Marie de l'Incarnation aime son fils, mais ne voit pas de drame à le confier au Seigneur. Elle ne s'inquiète même pas quand le cher Claude éprouve un vif attrait pour une jolie pénitente. « Mieux que tout, lui conseille une mère décidément compréhensive, un acquiescement à Dieu par une amoureuse confiance. » La biographe ne rate pas son clin d'œil : « Comprenne qui pourra ».

Un métier assez sûr de lui pour accueillir le sourire et pour laisser la femme survivre dans la croyante.

Laurent Laplante

Françoise Deroy-Pineau

MARIE DE L'INCARNATION

FEMME D'AFFAIRES, MYSTIQUE ET MÈRE DE LA NOUVELLE-FRANCE

Bibliothèque québécoise, Montréal, 2008, 335 p. ; 11,95 \$

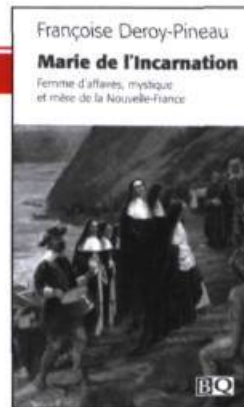
autre, allant des réflexions socialement engagées à d'autres sur le corps humain ou sur le corps social, revisitant notre rapport au monde.

Une section spéciale présente quelques œuvres numériques en contexte d'exposition. Le processus *installatif* de création, dans un espace de diffusion, nous les dévoile sous un nouvel angle, en plus de donner une idée de la dimension des imprimés de grand format.

La présentation des œuvres des artistes est par ailleurs accompagnée d'essais de onze auteurs reconnus dans le domaine, dont Michaël La Chance et Hervé Fischer.

En plus de dresser une rétrospective, *Sagamie, L'imprimé numérique en art contemporain* devient également un outil qui permet de mieux situer la pratique de l'art numérique dans l'histoire de l'art. Médium artistique récent qui se développe avec la même rapidité que le font les technologies, l'imprimé numérique promet d'engendrer de nouveaux bouleversements dans les domaines de la création et de la diffusion de telles œuvres d'art actuel. Le lancement de cette publication fut accompagné d'une exposition de groupe, et d'un colloque se déroulant sur Internet.

Nicolas Davignon



Colloque, biographie, musique, récits de voyage



Sous la dir. d'Alexandre Stefanescu
RENÉ LÉVESQUE
 MYTHES ET RÉALITÉS
 VLB, Montréal, 2008, 252 p. ; 29,95 \$

En novembre 2007, vingt ans après la mort de René Lévesque, un colloque dit scientifique a réuni une brochette d'universitaires appelés à étoffer les thèmes suivants : *René Lévesque, les influences et l'héritage* ; *René Lévesque, un social-démocrate ?* ; *René Lévesque et la question nationale*. Personne n'explique pourquoi la journaliste Lysiane Gagnon s'ajouta à la gent universitaire.

Premier constat, prévisible en travail d'équipe, les perceptions diffèrent de l'un à l'autre. Pour Lysiane Gagnon, ce que fut René Lévesque importe plus que ce qu'il a fait. À cette opinion, Serge Denis préfère celle selon laquelle le legs de Lévesque comprend, oui, des lois névralgiques, mais surtout le renouveau des références politiques et sociales et, plus encore, une confiance inédite du Québec en ses possibilités.

Certains observateurs, sans qu'on puisse s'en étonner, ont parlé de leur spécialité plus que de Lévesque. Ainsi Marc Gomby qui se concentre si bien sur l'évolution de la gauche et de l'extrême gauche québécoises qu'il en oublie presque l'objet du colloque. D'autres, comme Louis Balthazar ou Daniel Jacques, présentent des vues valables, mais qu'ils ont eux-mêmes déjà répandues.

À ses meilleurs moments, le colloque a insisté sur des aspects moins familiers de la trajectoire de Lévesque. Dans un texte pénétrant, Pierre Nepveu affirme, à juste titre, que le « rapport de Lévesque à la litté-

rature [était] d'un autre ordre, un rapport plus cognitif et nourricier qui tient de la mémoire, de l'histoire et de l'amour de la langue et plus globalement de la culture ». Au rebours des clichés, Xavier Gélinas démontre que Lévesque et Groulx, nonobstant leurs différences, sont souvent en continuité. Parmi les influences qui ont marqué l'ancien premier ministre, Michel Lévesque en dégage deux : celles de Georges-Émile Lapalme et de Gérard Brady. Le second, injustement traité par la chronique, aura, plus que quiconque, sensibilisé Lévesque au rôle néfaste des caisses électorales occultes. À Éric Bédard, on doit une explication longtemps attendue : pourquoi Lévesque a-t-il préféré le Ralliement national (RN) au Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN) ? Alain Noël établira, de son côté, en termes limpides, où se situait Lévesque par rapport à la gauche et à la social-démocratie : Lévesque, écrit-il, « a incarné une gauche pragmatique et capable de gouverner – ce qui ne va pas toujours de soi –, mais qui a aussi combattu dans son parti et en dehors, une autre gauche, 'doctrinaire' et inspirée par 'des notions marxistes du XIX^e [siècle]' ».

Peu de contributions inutiles, quelques redites, bon nombre d'éclairantes additions.

Le CD qui accompagne le compte rendu du colloque confirme éloquentement les vues exprimées par les observateurs les plus éclairés. S'exprimant le 9 mai 1964 à l'occasion de la Semaine du nationalisme, Lévesque se révélait agacé par les contraintes imposées au Québec par le cadre constitutionnel, mais, plus encore, attaché à des valeurs exigeantes et intangibles. Oui au nationalisme,

à condition qu'il exprime une préférence pour soi et jamais une haine de l'autre ; non à la violence, même si on prétend la mettre au service d'une bonne cause. Document précieux pour les générations qui ont accédé à la conscience politique trop tard pour entendre l'homme.

Laurent Laplante

Jean-Claude Lamy
PRÉVERT LES FRÈRES AMIS
 Albin Michel, Paris, 2008, 288 p. ; 39,95 \$

Cette double biographie évoque surtout les rapports entretenus par le poète Jacques Prévert – ainsi que son frère Pierre Prévert – avec le septième art. Durant les années 1920, Jacques (1900-1977) et Pierre (1906-1988) côtoient les surréalistes pour ensuite être exclus de leur groupe ; à partir des années 1930, ils scénariseront individuellement ou ensemble certains des longs métrages les plus mémorables de Marcel Carné, dont *Drôle de drame*, *Quai des brumes* et *Les Enfants du paradis*.

Simultanément, Jacques Prévert se consacre à la poésie, Pierre Prévert se forme à la réalisation de courts et de longs métrages. Partant des « frères amis », le biographe parle aussi du Tout Paris littéraire, des fréquentations des gens en vue, mais aussi de lectures et de librairies parisiennes. Par exemple, on peut revoir les recommandations d'André Breton sur quoi lire et quoi ne pas lire, et surtout la liste des romans que les frères Prévert choisissent, considèrent un moment (et parfois rejettent) avant de les transposer au grand écran. Quelques extraits de poèmes et de correspondance inédite sont aussi reproduits. En prime, on trouvera une analyse graphologique de l'écriture des deux frères.

Des pans plus obscurs de la vie de Jacques Prévert sont ici révélés : toujours fauché, souvent éméché, il a déménagé plus de vingt fois pour échapper au fisc français, auquel il doit des centaines de milliers de francs. Les chiffres réunis par Jean-Claude Lamy montrent que les adaptations rédigées par Jacques Prévert lui ont souvent été très lucratives. Mais après quelques scénarii bâclés (dont celui du film *Les Amants de Vérone*) et des retards systématiques dans la livraison de leurs textes, les frères Prévert ont acquis après 1950 une mauvaise réputation dans le milieu du cinéma. En

conséquence, Jacques se voit réduit à un travail de dialoguiste ; Pierre doit se tourner vers la réalisation à la télévision. Mais leur renommée demeure intacte auprès du grand public, d'autant plus que Jacques Prévert avait déjà cosigné les paroles de chansons immortelles, comme « Les feuilles mortes » ou « Rappelle-toi Barbara ».

La biographie *Prévert les frères amis* ne saurait se substituer aux œuvres des frères Prévert – pensons au recueil *Paroles*, de Jacques Prévert, ou à ses collages. Néanmoins, cette lecture permet de mieux connaître le frère méconnu qu'a été Pierre Prévert, premier admirateur de son aîné, à qui il consacrera une série de cinq reportages télévisés en 1961.

Yves Laberge

Christophe Bourseiller
GÉNÉRATION CHAOS

PUNK, NEW WAVE 1975-1981

Denoël, Paris, 2008, 321 p. ; 47,95 \$

La commémoration des 40 ans de Mai 68 a failli nous faire oublier le séisme provoqué par les petits frères des soixante-huitards : le punk. Alors qu'une pléthore d'ouvrages en anglais ont déjà été consacrés à ce mouvement culminant de 1975 à 1981, bien peu d'études originales en français, jusqu'à cet essai de Christophe Bourseiller, ne leur avaient emboîté le pas. *Génération chaos* vient donc combler une lacune.

Le punk, avant de devenir le genre musical que l'on sait, fut d'abord un look subversif – c'est un euphémisme – qui bouleversa le paysage urbain, surtout londonien et new-yorkais, les deux foyers de la déferlante. Crêtes bigarrées, crois gammées, colliers à chien ou épingles de nourrice en guise de bijoux, parmi d'autres pièces d'un attirail dénotant un penchant pour la pornographie et les tueurs en série : les punks, première mouture, prenaient plaisir à piétiner les symboles et à horrifier les bien-pensants. Pour voir plus clair dans ce triomphe de la vibration négative et du désir de ne rien construire, dont les précédents seraient à chercher du côté de Dada, Artaud et les situationnistes, Bourseiller a eu la bonne idée de se faire à la fois historien et sociologue. Tout y passe : les musiciens punks avant la lettre : Lou Reed, Iggy Pop et les Stooges, Patti Smith ; les inventeurs de la mode punk : Malcolm

Récits de voyageuses

Depuis quelques décennies, les récits de voyage suscitent chez les chercheurs un intérêt qui ne se dément pas. Après les écrits de voyage des explorateurs du XVI^e siècle, ceux des auteurs romantiques, des écrivains du XX^e siècle puis des femmes voyageuses, la dernière étude sur le sujet porte sur un corpus de récits rédigés (séparément ou ensemble) par huit couples d'Européens francophones du XIX^e siècle. L'approche que l'auteure Margot Irvine y privilégie est celle de la socio-sexuation.

Comme elle le mentionne d'entrée de jeu, « un corpus de récits de voyage d'hommes et ceux des femmes qui les ont accompagnés offre une occasion privilégiée d'étudier les répercussions de la prescription du genre sexuel sur des textes qui racontent une expérience commune ».

Le voyage étant pratiquement interdit aux femmes à l'époque, celles qui ont la possibilité de parcourir le monde sont bien souvent dépendantes de leur mari. Ces derniers, pour la plupart des scientifiques (ingénieurs, archéologues, ethnographes, botanistes, orientalistes, etc.), voyagent généralement dans le cadre de leurs activités professionnelles. Aussi leurs récits de voyage prennent-ils la forme de rapports destinés à livrer les résultats de leurs expéditions sur le terrain à l'aide d'une écriture scientifique convenue, avec tableaux, graphiques et longues notes en bas de page. Il en va tout autrement pour les voyageuses dont les récits « fournissent un élément pittoresque au voyage, apportent des renseignements résultant de l'exploration sociale, donnent un portrait des femmes rencontrées, communiquent un savoir féminin au lecteur et font un compte rendu du quotidien du voyage ». Certes, à quelques exceptions près (le cas de Jane Dieulafoy qui se travestit en homme et qui se moque à l'occasion de son mari est particulièrement intéressant), les femmes mettent leur écriture au service de leur mari qu'elles représentent de façon élogieuse, et tendent à se conformer à la socio-sexuation prescrite à l'époque. Mais le temps jouera en leur faveur, comme le montre l'étude de la réception critique des récits des couples au moment de la publication au XIX^e siècle par comparaison à la réception associée à la réédition des récits de certaines des voyageuses dans les années 1990. En effet, si les observations scientifiques des hommes sont devenues peu à peu obsolètes, « les descriptions pittoresques contenues dans les récits des voyageuses divertissent toujours ». Ce sont donc les récits des femmes qui seront surtout reconnus par l'institution littéraire, « bien que ce soit ceux des voyageurs qui aient eu des visées de postérité ». Comme quoi l'histoire donne parfois lieu à des renversements aussi inattendus qu'intéressants.

Pierre Rajotte

Margot Irvine

POUR SUIVRE UN ÉPOUX

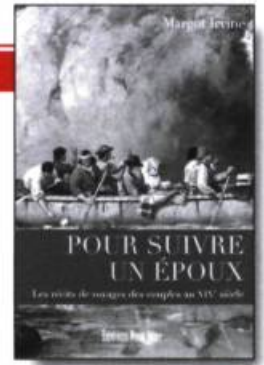
LES RÉCITS DE VOYAGES DES COUPLES AU XIX^e SIÈCLE

Nota bene, Québec, 2008, 244 p. ; 24,95 \$

McLaren et Vivienne Westwood ; les groupes fondateurs : The Ramones, Sex Pistols ; les clubs qui favorisèrent l'éclosion de la scène punk : le CBGB's dans le Bowery (New York), le Roxy dans Covent Garden (Londres). Outre l'imposant index de groupes pour la plupart éphémères, comme les Dead Boys et autres Stinky Toys, on reste pantois devant les personnalités flam-

boyantes que le punk a produites : du coloré Genesis P-Orridge, père de la musique industrielle, au charismatique chanteur des Sex Pistols, John Lydon, alias « Johnny Rotten », dont les contorsions de visage et de corps étaient inspirées de l'art des cabarets et du cinéma burlesque.

On appréciera, en outre, le regard amusé que promène l'auteur sur les émules pari-





siens du mouvement. Le punk français, que Bourseiller juge « petit-bourgeois » avant 1981 (il deviendra ensuite social et engagé à gauche), vaut surtout comme curiosité pour les aficionados du Paris nocturne sélect. Davantage qu'un simple chapitre dans l'histoire du rock, le punk représente « le roman noir d'une génération ».

Patrick Bergeron

Guillaume Serina
BARACK OBAMA
OU LE NOUVEAU RÊVE AMÉRICAIN
L'Archipel, Paris, 2008, 255 p. ; 27,95 \$

Barack Obama ! Ce nom est sur bien des lèvres, aux quatre coins de la planète. Et pour cause : il y a quelques mois à peine, il semblait presque incroyable qu'un Noir puisse bientôt être élu président des États-Unis ! Et pourtant...

Guillaume Serina est correspondant à Los Angeles pour le quotidien *Le Parisien* et l'hebdomadaire *Le Point*. Dans sa biographie de Barack Obama, publiée avant les élections historiques du 4 novembre 2008, il trace le portrait et le parcours de cet homme au destin hors du commun qui était alors sénateur de l'Illinois au Congrès des États-Unis et candidat démocrate à la présidence.

Obama est le fils d'un musulman noir, originaire du Kenya, et d'une Blanche protestante. D'une certaine façon, il incarne donc à lui seul le *melting pot* américain.

À ce propos, un proche conseiller politique a déclaré : « Barack ? C'est les Nations unies à lui tout seul ! » Et il a ajouté : « Il est vraiment tout cela à la fois : noir, blanc, éduqué parmi l'élite, construit dans la difficulté, à l'aise avec tout le monde... » Tout cela a contribué à lui gagner bien des cœurs – et des votes. Sans compter les contributions en argent. Les experts estiment qu'il pourrait avoir récolté autour d'un demi-milliard de dollars au cours de sa campagne. Un record !

Les Américains sont donc nombreux à le soutenir. Il faut croire qu'ils en ont eu assez de voir leur pays s'enliser dans la crise financière issue de la politique de laisser-faire des républicains. Ils sont sans doute également fatigués de voir les disparités se creuser sans cesse entre les riches et les démunis. Ils étaient donc disposés à prêter l'oreille à un candidat – quelle que soit la couleur de sa peau – qui déclarait : « Je m'oppose à la tentative [...] de nous faire oublier l'augmentation du nombre de personnes sans couverture médicale, la hausse du taux de pauvreté, la baisse du revenu moyen, les scandales financiers et une Bourse qui vient de vivre son pire mois depuis la Grande Dépression ».

Et si on en juge par les prises de position de Barack Obama en tant que sénateur et membre du Congrès de l'Illinois, ce ne sont pas là des paroles creuses. On peut donc s'attendre à un important coup de barre à la Maison-Blanche...

Gaétan Bélanger

Yves Lever
J. A. DESÈVE
DIFFUSEUR D'IMAGES
Michel Brûlé, Montréal, 2008,
299 p. ; 19,95 \$

Joseph Alexandre DeSève (1896-1968) fait partie, selon le réalisateur de l'ONF Jean Roy, des 100 Québécois qui ont fait le XX^e siècle ; pourtant, il demeurait l'une de ces seules figures importantes à ne pas avoir fait l'objet d'une biographie. Producteur de longs métrages et fondateur de la station Télé-Métropole (le Canal 10 de Montréal, l'ancêtre de l'actuel réseau TVA), DeSève se révèle un pionnier de la diffusion des films et de la télévision au pays.

J. A. DeSève n'est pas un réalisateur ou un metteur en scène ; c'est un homme d'affaires qui travaille comme producteur de films, distributeur, puis administrateur. Au début du cinéma parlant, DeSève importe de France des longs métrages pour les distribuer dans les salles de cinéma du Québec. Ces titres font concurrence aux films hollywoodiens qui – sauf exception – ne seront doublés en français qu'à partir des années 1950. Le public canadien-français des années 1930 et 1940 a alors le choix entre deux catégories : des longs métrages américains (films policiers, westerns, comédies musicales) dont on ne comprend presque rien, ou des films « à l'accent français » que DeSève importe d'Europe. Durant la Deuxième Guerre mondiale, pour faire face à la pénurie de nouveaux longs métrages venus de France, DeSève produira même divers spectacles, tout en devenant la cheville ouvrière de France-Film (surtout entre 1937 et 1942), puis de Renaissance Films Distribution, qui produira certains des premiers longs métrages québécois entre 1949 et 1952. Sa compagnie Alliance cinématographique canadienne participera à la production de *La petite Aurore, l'enfant martyre*, en 1952, et du film *Tit-Coq*, l'année suivante.

À travers ce parcours, on revoit tout un pan de l'histoire du Québec, avec des allusions aux groupes de pression nationalistes, comme le fameux Ordre de Jacques-Cartier, surnommé « La Patente ». Cependant, Yves Lever reste relativement discret sur la vie personnelle de DeSève, sauf, entre autres, au sujet de certaines liaisons sentimentales.

Mon seul reproche envers l'auteur serait d'avoir adopté le style de la biographie, en sacrifiant les notes en bas de page et les mentions précises des sources de chaque information et de nombreuses citations entre guillemets. Néanmoins, par l'ampleur de ses publications (pensons à *Anastasia ou La censure du cinéma au Québec*, Septentrion) et la rigueur de son travail, Yves Lever confirme qu'il peut être considéré, avec Pierre Véronneau à la Cinéma-thèque québécoise, comme l'un des grands historiens du cinéma au Québec.

Yves Laberge

Annette Aurélie Desmarais

LA VÍA CAMPESINA

UNE RÉPONSE PAYSANNE À LA CRISE ALIMENTAIRE

Écosociété, Montréal, 2008, 316 p. ; 27 \$

Vía Campesina – Voie paysanne, en espagnol – est un nom qui n'est pas encore très connu du grand public mais qui est sans doute appelé à le devenir dans un proche avenir. Il désigne une organisation constituée d'associations implantées aux quatre coins du monde et qui ont en commun de lutter pour un retour vers une pratique plus humaine de l'agriculture et de la production alimentaire. Comme l'explique Annette Aurélie Desmarais, « [l]eur vision repose sur des principes de justice sociale et économique, notamment sur l'égalité des ethnies et des sexes. La mobilisation et les manifestations publiques demeurent les principales stratégies dans leur combat pour un meilleur accès aux ressources de production ».

Vía Campesina a été créée en réaction à l'Organisation mondiale du commerce (OMC) et au modèle de globalisation néolibérale que celle-ci a imposé jusque dans le domaine agroalimentaire. Le principal objectif de Vía Campesina consiste à bâtir un modèle agricole fondé sur la souveraineté alimentaire, c'est-à-dire sur le droit des nations à produire elles-mêmes leurs aliments de base. Ce faisant, elle travaille à la survie des petites exploitations agricoles et des familles de paysans, dont le gagne-pain est menacé à cause des règles imposées par l'OMC et la toute-puissante industrie agroalimentaire.

Vía Campesina est donc un acteur privilégié dans une lutte où s'affrontent deux conceptions du monde radicalement opposées. D'un côté, les forces de la globalisation économique s'acharnent à détruire la diversité, à homogénéiser et à instaurer à l'échelle de la planète une économie et une culture uniques. De l'autre côté, les forces contestataires affirment la différence et défendent la diversité. Elles clament le droit des petits paysans à continuer à vivre de leur production. Et, heureusement, grâce à leur regroupement au sein de Vía Campesina, la voix de ceux-ci se fait de plus en plus entendre.

Annette Aurélie Desmarais enseigne au Département de droit de l'Université de Regina et agit comme conseillère technique auprès de Vía Campesina depuis sa fondation. Elle a donc pu bénéficier de renseignements de première main pour la rédaction de son essai qui, à coup sûr, passionnera les lecteurs et lectrices s'intéressant à l'agroalimentaire ou au commerce international.

Gaétan Bélanger

Michel Freitag

(propos recueillis par Patrick Ernst)

L'IMPASSE DE LA GLOBALISATION

UNE HISTOIRE SOCIOLOGIQUE

ET PHILOSOPHIQUE DU CAPITALISME

Écosociété, Montréal, 2008, 415 p. ; 39 \$

Michel Freitag est professeur émérite au Département de sociologie de l'Université de Québec à Montréal. Dans son essai, *L'impasse de la globalisation*, il présente une histoire sociologique et philosophique du capitalisme, sous forme d'entretiens avec Patrick Ernst, qui enseigne la sociologie à la Haute École de travail social de Genève.

L'auteur fait d'abord la distinction entre la globalisation et la mondialisation. La première est, affirme-t-il, caractérisée par « l'accélération formidable d'un seul modèle économique de progrès, propre à la seule civilisation occidentale », modèle que les adeptes du néolibéralisme veulent imposer à l'ensemble du globe. Quant à la mondialisation, elle consiste plutôt en un accroissement des échanges diversifiés entre les sociétés, tels qu'ils se produisent déjà depuis des siècles. L'humanité a maintenant le choix entre « la voie difficile de la 'mondialisation' [et] la voie facile mais humainement des-

tructive et en fin de compte dogmatique et absurde de la globalisation hyper capitaliste néolibérale ».

Michel Freitag fait ensuite un survol des principales périodes économiques qu'a connues l'humanité jusqu'au néolibéralisme actuel, associé à la globalisation. Il dénonce la suprématie que cette forme de capitalisme tend à établir sur tous les autres aspects de la vie en société. Il affirme qu'on « assiste déjà à une sorte de divinisation d'un système aveugle lorsqu'on transforme le marché en Providence universelle avec la globalisation de la Main Invisible d'Adam Smith ». Il ajoute que « le capitalisme a désormais atteint sa limite en tant que système exponentiel de pillage des ressources naturelles et d'accumulation des pollutions qu'il rejette ».

À cela, il faut ajouter que les politiques néolibérales de globalisation cherchent à abolir les institutions sociales-démocrates destinées à créer des sociétés plus équitables, institutions qui ont mis un siècle et demi à se bâtir.

Michel Freitag et Patrick Ernst croient donc qu'il est urgent de chercher des solutions de rechange à cette globalisation destructrice que certains prétendent pourtant aussi inéluctable que les lois de la nature. Et leur essai est un pas dans ce sens.

Gaétan Bélanger

Jean-Frédéric Légaré-Tremblay

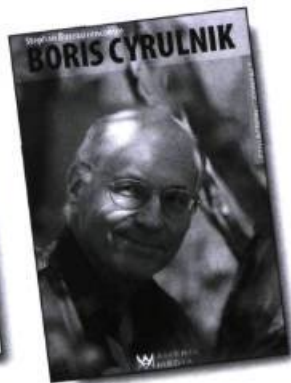
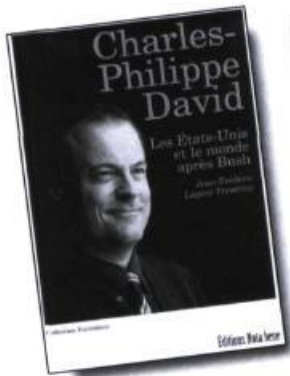
CHARLES-PHILIPPE DAVID

LES ÉTATS-UNIS ET LE MONDE APRÈS BUSH

Nota bene, Québec, 2008, 109 p. ; 12,95 \$

De petit livre en petit livre, la collection « Entretiens » démontre son utilité et l'intelligence de ses pratiques : l'enjeu mis en exergue mérite l'attention, l'invité maîtrise sa spécialité, l'intervieweur a potassé le thème. Tout au plus pourrait-on souhaiter qu'on évite de confier l'interview d'un titulaire de la Chaire Raoul-Dandurand à un membre associé de la Chaire Raoul-Dandurand. La femme de César...

Charles-Philippe David est réputé à juste titre pour son franc-parler. Les réponses offertes aux questions de Jean-Frédéric Légaré-Tremblay le montrent, sans surprise, aussi capable de critiques cinglantes à l'égard du régime Bush que d'opinions à rebrousse-poil du convenu. Son dernier



Stéphan Bureau
BORIS CYRULNIK
 AmériK Média, Verdun,
 2008, 191 p. ; 13,95 \$

verdict, formulé avant la victoire de Barack Obama à l'élection présidentielle étatsunienne, est, à cet égard, exemplaire : « On ne peut donc s'attendre à une rupture complète et entière entre Bush et son successeur. N'en déplaise à certains, on doit s'attendre à une certaine continuité ». Prédiction amplement confirmée.

Malgré ce préjugé favorable à l'égard de la collection, de son maître d'œuvre et de l'invité David, le lecteur aura plusieurs occasions de sursauter. De la seule et unique taupe sur laquelle Washington croyait pouvoir tableur pour décoder la situation irakienne, David écrit : « Tout ce qu'il [l'informateur] disait avait été inventé, imaginé. C'était un tissu de mensonges. Et la Maison-Blanche l'a cru ! » D'un revers de main, David évacue ainsi l'autre hypothèse : la Maison-Blanche savait à quoi s'en tenir. Elle n'a pas cru Chalabi ; il disait ce qu'elle tenait à accrédiéter. David liquide aussi allègrement la thèse selon laquelle la guerre en Irak avait le pétrole pour motif : « Écoutez : cette thèse ne passe pas l'épreuve des faits les plus élémentaires ». Heureusement, David fonde ses réserves sur des bases plus vérifiables lorsqu'il souligne que « le terrorisme international n'est pas une menace aussi grandiose à la sécurité nationale que les autorités américaines ne le croient ». Ou lorsqu'il affirme, au moment de définir la tâche qui attend le successeur de Bush, que « le premier défi est certainement moral ».

Précisément parce qu'elle propose à la discussion des thèses discutables, la collection « Entretiens » mérite lecture... et débat.

Laurent Laplante

Célèbre neuropsychiatre français, psychologue-thérapeute à la retraite, et par ailleurs auteur prolifique d'une trentaine de livres (dont *Les nourritures affectives*, *Un merveilleux malheur*, *Parler d'amour au bord du gouffre*, *Le murmure des fantômes*), Boris Cyrulnik présente dans ce dialogue quelques fondements de sa pensée. Son propos mélange le récit autobiographique et l'autoanalyse, avec un certain recul.

Parmi les éléments déclencheurs survenus durant sa jeunesse et qui auraient déterminé son intérêt pour l'étude du comportement des animaux, Cyrulnik mentionne le film biographique *Monsieur Fabre* (1951), réalisé par Henri Diamant-Berger, avec l'acteur Pierre Fresnay dans le rôle du célèbre entomologiste Jean-Henri Fabre.

Théoricien de l'amour et des sentiments, Cyrulnik explique au passage certains mots-clés de son parcours ; ainsi, l'éthologie, sujet de son premier livre (à ne pas confondre avec l'ethnologie), se définit comme « l'étude des comportements des êtres vivants en milieu [naturel], en conditions spontanées ».

Né à Bordeaux en 1937, Cyrulnik n'était encore qu'un enfant lorsqu'il frôla la mort, après son arrestation par les nazis, qui lui ravirent ses parents et une partie de sa famille juive. Il témoignera de la barbarie du régime hitlérien, mais surtout de l'incrédulité de beaucoup de Français devant son récit de survivance, une fois la Deuxième Guerre mondiale terminée. Le fait d'avoir été très tôt orphelin l'amènera à s'interroger durant toute sa vie sur la quête du bonheur, sur les manières de compenser les malheurs subis et de répondre aux traumatismes de la vie par l'accomplissement,

le dépassement de soi. Sur la résilience, un mot qu'il utilise à souhait, Cyrulnik affirme qu'il ne se considère pas comme étant lui-même un résilient, mais estime que d'autres le sont, par exemple certains de ses anciens patients. Modestement, il croit que cette théorie reste encore inachevée.

Les livres de la collection « Contact » sont également offerts sur DVD, mais la lecture du texte permet de mieux se concentrer sur l'essentiel au lieu d'observer le

30 ans de culture en revues

sodep
 Société de développement des périodiques culturels québécois

www.sodep.qc.ca

arts visuels | ART LE SABORD | CIEL VARIABLE | ESPACE ESSE | ETC | INTER | VIE DES ARTS cinéma
 24 IMAGES | CINÉ-BULLES | CINÉMAS | SÉQUENCES
 création littéraire BRÈVES LITTÉRAIRES | ESTUAIRE
 EXIT | JET D'ENCRE | LES ÉCRITS | LIBERTÉ | MCEBIUS
 VIRAGES | XYZ | LA REVUE DE LA NOUVELLE culture,
 littérature et société | ENTRE LES LIGNES |
 LETTRES QUÉBÉCOISES | LIAISON | LIVRE D'IOU |
 LURELU | NUIT BLANCHE | QUÉBEC FRANÇAIS |
 SPIRALE histoire et patrimoine | CAP-AUX-DIAMANTS |
 CONTINUITÉ | HISTOIRE QUÉBEC |
 MAGAZINE GASPÉSIE théâtre et musique
 CAHIERS DE THÉÂTRE JEU | CIRCUIT | L'ANNUAIRE
 THÉÂTRAL théories, essais et analyses
 ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN | ÉTUDES
 LITTÉRAIRES | INTERCULTURE | INTERMÉDIALITÉS |
 L'ACTION NATIONALE | POSSIBLES | PROTÉE |
 TANGENCE | VOIX ET IMAGES

décor entourant deux « têtes parlantes ». Curieusement, cet entretien n'est pas daté, mais on nous indique qu'il a eu lieu au printemps, à La Seyne-sur-Mer. Beaucoup d'éléments relatés ici se retrouvent également dans la récente *Autobiographie d'un épouvantail* (Odile Jacob, 2008).

Yves Laberge

Sous la dir. d'Yves Frenette
LE CENTRE DE RECHERCHE
EN CIVILISATION CANADIENNE-
FRANÇAISE 1958-2008
ARCHIVES, RECHERCHE, DIFFUSION
Le CRCCF/Le Nordir, Ottawa, 2008,
131 p. ; 30 \$

Le Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa fut fondé en 1958 à l'initiative de quatre professeurs du Département de français : Bernard Julien, Jean Ménard, Réjean Robidoux et Paul Wyczynski, qui en assumèrent la direction durant les quinze premières années. Une publication collective, réalisée

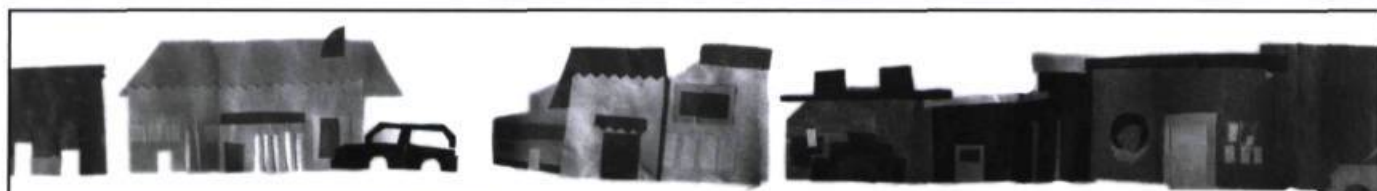
par Yves Frenette, l'actuel directeur (depuis 2007), souligne aujourd'hui le premier demi-siècle d'existence de cette institution qui est « le plus ancien centre de recherche sur la littérature, la culture et l'histoire du Canada français » en Amérique et qui joue un « rôle de gardien de la mémoire des francophones » d'Ontario.

En moins de soixante-quinze pages de texte, l'opuscule retrace pas à pas l'histoire du Centre et des activités qui s'y déroulèrent sous la gouverne de six timoniers, entre autres de Pierre Savard, dont on note à plusieurs reprises l'importance de l'apport (de 1973 à 1985). Paul Wyczynski en résume d'abord la première décennie, puis Yves Frenette, Michel Bock et Andrée Chenard signent un article mettant en lumière l'évolution de l'organisme, qui fut au départ voué au seul domaine de la littérature avant de s'ouvrir à l'interdisciplinarité. Ce texte foisonne en renseignements de toutes sortes : rattachements organisationnels, localisations, fréquentation, financement, ressources documentaires, activités de recherche, études franco-ontariennes, initiatives inter-

universitaires, publication de diverses collections, divergences de vues..., sans compter les colloques, expositions, conférences publiques et festivals de films qui eurent lieu sous son égide. Michel Lalonde et Michel Gaulin s'intéressent ensuite respectivement à la collection polythématique des fonds d'archives du Centre et à la série bien connue « Archives des lettres canadiennes », dont le quatorzième tome est actuellement en préparation. Rolande Faucher fait quant à elle « l'histoire du lien qui s'est développé entre le CRCCF et la communauté franco-ontarienne ». Yolande Grisé clôt le collectif en exposant les trois défis qui, « au seuil d'un nouveau cinquantenaire », attendent le Centre qu'elle a dirigé de 1985 à 1997.

Mis à part deux surprenantes graphies onomastiques erronées (« Robert de Rocquebrune » et « Léo-Paul Morin »), très peu d'anomalies déparent cet ensemble commémoratif à la fois bref et complet, dont la présentation aérée, sur papier glacé, s'accompagne d'une riche et abondante documentation iconographique.

Jean-Guy Hudon



Lever du jour sur Kinshasa

En septembre 2004, **Hélène Matte** partait pour l'Afrique. Le dépaysement fut pour elle fulgurant. Elle en est revenue avec des textes, des dessins, des sons et des textures. Il en résulte un projet artistique à la fois réaliste et onirique.

Recueil de poésie bilingue avec DVD
56 pages | 23,95 \$

Consultez notre nouveau site Web : CD en version MP3 à télécharger !

www.planeterebelle.qc.ca